



CO

éditions

/ ROMAN NOIR

Didier Farcy

En finir
avec ses
fantômes

Didier Farcy

En finir avec ses fantômes

Roman



Ce roman est la version modifiée et corrigée de
« En finir avec les fantômes »
qui a fait l'objet d'une première édition au Livre Actualités éditions
et d'une seconde édition aux éditions de l'Arbre Monde.

Prix du roman
Festival du livre de Villefranche-sur-Saône 2018

Du même auteur, publié chez n'co éditions

Tu m'aimeras – 2022

Ailleurs...

En finir avec les fantômes – 2018, (1^{re} édition) éditions de l'Arbre Monde
Dernier chapitre – 2020, éditions de l'Arbre Monde

Sommaire

Partie 1 – CALME RELATIF	4
Partie 2 – AVIS DE TEMPÊTE	95
Partie 3 – OURAGAN	265
Partie 4 – ANTICYCLONE	305
DEUX ANS PLUS TARD	329

On peut se sauver d'un endroit, quitter des gens;
mais on ne peut jamais abandonner son corps.
Et votre corps contient les endroits et les gens.

Un turbulent silence (2003) – André Brink

Peu glorieuse la fuite ?
C'est pourtant mieux que de se laisser attraper.
Le seul déshonneur, c'est de ne pas être libre.

Ni d'Eve ni d'Adam (2007) – Amélie Nothomb

Il a eu un zéro en dictée et il a encore été puni. C'est ma mère qui me hurle dessus en me fourrant sous le nez un de mes slips souillé de merde sèche. Et qui pue. Et celui-là, ça fait combien de temps qu'il était caché sous ton oreiller? Tu me dégoûtes. T'es sale, tu pues. Jusqu'à quand ça va durer? Et mon père qui me regarde en allumant sa gauloise bleue. Qui me regarde sans me voir. Ses beaux yeux bleus sont presque transparents. Je soutiens son regard, mais il ne s'en rend pas compte. Il ne me voit pas. Il grommèle. On va le foutre en pension comme ça il nous fera plus chier. Il se ressert un verre de Ricard. Moitié eau, moitié Ricard. Je le regarde en souriant. Je voudrais tellement qu'il me voie, qu'il me parle. Ma mère est retournée à ses fourneaux. Il faut faire à manger pour l'autre qui joue sagement dans la pièce à côté au Meccano. Et mon père qui me regarde toujours et qui ne me voit pas. À la radio, François Deguelt entame doucement une ballade mélancolique C'est un grand ciel bleu tout bleu tout bleu comme le bleu des jours heureux. Bleu comme tes yeux. Un bleu qui envahit la petite cuisine, les murs à la peinture vieillie, l'unique fenêtre, la toile cirée, le sang qui coule de mon nez. Bleu gauloise. Et je crie, je hurle Papa et je me lève sur ma chaise, debout face à ce mur d'ignorance et de mépris. Et je pisse, je pisse, je pisse. Sur la table, en l'air, sur mon père, de la pisse bleue

qui coule, coule. Papa, Papa. La cuisine se remplit de ce liquide malodorant. Et mon père qui sourit en me regardant, se laissant immerger sans rien dire, la cigarette au bord des lèvres, seul petit point rouge dans ce bleu qui a tout envahi, tout recouvert. Il est maintenant complètement immergé. Ses yeux ont disparu dans le bleu. Et je pisse en hurlant. Tout a disparu maintenant et je nage au milieu d'un océan qui m'engloutit avant de me recracher sous un ciel de tempête. Je reprends ma respiration puis suis de nouveau happé par les eaux tumultueuses parmi des monstres marins qui ressemblent à mon frère, à la voisine mademoiselle Papillon qu'un train de banlieue a coupée en deux voilà quelques semaines. Sa moitié de corps déchiqueté me sourit tendrement, elle me tend la main pour m'éviter de couler encore plus profondément dans l'abyssale noirceur de l'océan. Je ne peux plus respirer, même plus crier, et là-bas, si loin, une petite lumière rouge semble m'appeler, m'attirer. Et la lumière devient feu qui embrase tout l'horizon. L'odeur est insupportable. Et je crie encore. Puis je sens comme une caresse sur mon ventre. Douce. Chaude. Je suis sur une barque et je navigue à l'opposé de la petite lueur rouge. L'océan est calme et des visages familiers me sourient.

Partie 1
CALME RELATIF

– 1 –

Le réveil marquait 6 h 30. Encore cinq minutes et la voix de Patrick Cohen retentirait, apportant son lot de bonnes et de mauvaises nouvelles. Des attentats, le chômage, Angela Merkel qui se prend pour la reine du monde et François Hollande qui la suit comme un petit chien, le PSG qui perd encore, l’anticyclone qui nous protège de tout.

Sarah n’aimait pas laisser la radio se déclencher à 6 h 35. Elle était toujours réveillée avant. 5 heures, 5 heures et demie; elle préparait mentalement sa journée, faisant le tri entre l’éventuel positif et le probable négatif, échafaudant des plans pour rendre ce négatif un peu plus indolore, imaginant les petits instants de bonheur qu’elle emmagasinerait au cours de sa journée, un oiseau qui chante, des amoureux qui s’embrassent sur un banc public, des enfants qui jouent, un coup de téléphone ou un SMS d’Adrien. Aujourd’hui, elle devait retrouver sa mère à côté de la fontaine de la place Grenette. Ça, ça fait partie de ces événements qui peuvent rendre une journée ratée ou réussie. Elle revoit sa

mère depuis un an seulement après que celle-ci l'eut abandonnée à l'âge de cinq ans pour vivre une aventure avec un marin de vingt ans son aîné. Elle les avait abandonnés, Sarah, sa petite sœur Hannah et son père, alors que rien ne le laissait imaginer. Elle était partie comme ça, laissant juste une vague lettre qui leur était destinée, dans laquelle elle parlait d'amour qui s'étirole, d'amour qui naît, de confiance, d'envie d'ailleurs, avec quelqu'un d'autre, d'une vie à refaire. Tout le monde avait beaucoup pleuré, longtemps, plus écrasé par l'incompréhension et la culpabilité que par l'absence. Leur père les avait élevées seul, ne comptant ni son temps ni son énergie pour leur apporter tout ce dont elles avaient besoin, les entourant d'un amour immodéré et protecteur, sacrifiant sa carrière de musicien à sa seule passion, comme il disait, ses filles. Il était mort. Fatigué, usé avant l'âge par ses années de travail et malgré le bonheur qu'il avait su créer et transmettre. Il avait réussi sa vie. Ses parents adoptifs avaient construit autour de lui un cocon protecteur qui lui avait fait oublier le tragique décès de ses parents dont il avait gardé l'image enfouie quelque part au fond de son cerveau, et qui réapparaissait souvent, quand il pensait à son frère dont il disait ne pas savoir ce qu'il était devenu et qu'il n'avait pas revu depuis l'incendie. Ils l'avaient élevé comme leur propre enfant, l'entourant d'amour et lui enseignant le respect et la vénération du bonheur comme principe de vie. Ouvrier boulanger, il avait développé une allergie à la farine dont il n'avait parlé à personne. Il s'était laissé ronger par le mal, laissant le poison dévorer ses poumons. Il avait été détruit petit à petit, jusqu'à se retrouver agonisant sur ce lit d'hôpital où s'étaient assises les deux filles. Sarah et Hannah ne pleuraient plus depuis longtemps; depuis que leur mère était partie et qu'elles avaient décidé que les larmes ne servaient à rien, puisqu'elles ne ramenaient pas ceux qui avaient disparu. Entre deux râles, il leur avait glissé quelques mots, les premiers qu'il prononçait depuis

qu'il avait quitté sa maison dix jours auparavant : « Héloïse, retrouvez-la, dites-lui que je l'aime, offrez-vous à elle comme un ultime cadeau que je lui fais, mes perles, mes amours, mes filles. » Elles avaient dû quitter la chambre, pressées par une infirmière acariâtre et revêche qui venait « faire ses soins ». Sarah entendrait encore longtemps, comme un acouphène, le sifflement aigu de l'air qui peine à entrer et sortir des poumons malades, le son rauque et oppressé de la voix étouffée qu'elle ne reconnaissait pas. Et le tremblement de celui que la peur du vide et d'un châtiement divin enserre de ses griffes effilées.

Avant qu'elles ne sortent de la chambre, il avait glissé une enveloppe dans la main tremblante d'Hannah qu'elle avait discrètement mise dans son sac à main, sans même y jeter un regard. Il serait bien temps de le faire plus tard.

Elles ne l'avaient plus jamais revu vivant.

Sarah avait eu du mal à encaisser. Des jours durant, elle avait pleuré. Sans larmes. Elle restait prostrée, assise au bord du lac ou à la terrasse d'un café, les yeux dans le vide. Des heures, des jours, des siècles de bonheur, et puis plus rien. Un corps qui s'éteint, un trou, de la terre qui recouvre cette putain de boîte sur laquelle des inconnus ont négligemment jeté trois gouttes d'une eau soi-disant bénie, un trou. Une absence que rien ne comble, malgré les efforts d'amis qui souvent se perdent dans des discours qu'on voudrait réconfortants, mais qui ne font qu'en rajouter dans l'indicible douleur. « Papa. Putain, je n'ai que toi. J'ai pas de mec, pas d'ami, plus de mère, plus de sœur. » Elle est vite repartie vers sa vie de routine et d'ennui. « J'ai plus rien à faire ici, qu'elle m'a dit. Et moi ? Tu penses à moi ? J'ai beaucoup crié, fait appel à nos souvenirs avec notre papa ; je l'ai tapée, comme quand on était petites, mais cette fois avec violence, avec l'envie de lui faire mal, aussi mal que ce qu'elle me faisait en partant comme ça, sans se soucier de me laisser seule avec ma peine, ma douleur. C'est le

moment où j'ai le plus détesté ma mère, la première à m'avoir abandonnée. »

Il fallait vivre. Quelle connerie, cette phrase. Il faut vivre. C'est obligatoire. Faire le deuil, comme disent les gens qui n'ont jamais perdu l'être qui compte le plus pour eux. Et puis quoi? Faire comme si tout devait continuer, comme s'il n'avait jamais existé, comme s'il n'était pas celui qui vous avait construit, façonnée, alors qu'il ne pourrait jamais être remplacé par qui que ce soit? Sarah a pensé à mourir. Fastoche : je détache ma ceinture, je fonce sur un camion qui arrive à contresens. Je ne sens rien. Boum. Et à mon tour dans un trou. Même pas sûr que ma mère viendrait jeter sur mon cercueil une rose ou une poignée de terre, comme pour se laver de son abandon.

C'était juste son père qui était mort. Normal. Les pères meurent, les enfants restent, et continuent à vivre, parce que c'est dans l'ordre des choses, que les vieux meurent toujours avant les jeunes, et que les jeunes font avec. Sauf quand les jeunes, les survivants, n'ont que les vieux à aimer, et qu'ils se retrouvent seuls sans s'être préparés à ça. *Papa, putain. Tu crois que je vais y arriver?* C'est pourri la mort, pour ceux qui ne meurent pas.

Sarah a survécu. Après de longues semaines de déprime, elle a recommencé petit à petit à vivre normalement. Elle a vendu la maison du père et tout ce qu'elle contenait pour une poignée de noix, faisant à l'occasion des heureux : un jeune couple qui cherchait à s'installer dans la banlieue de Grenoble et qui n'imaginait pas trouver une telle affaire — trois-cent-mille euros —, une maison dauphinoise en pierres, quatre chambres, deux salles de bain, une grande pièce à vivre avec cuisine à l'américaine, parfait état, deux mille mètres carrés de terrain ombragé, dans un quartier tranquille. L'annonce faisait envie. Les candidats se sont succédé, et l'employé de l'agence appelait chaque jour Sarah pour l'exhorter à monter le prix de la maison histoire de voir

sa commission enfler. Sarah ne voulait pas. Elle avait choisi ces deux jeunes, au détriment d'autres rapaces qui n'aimaient dans cette maison que la bonne affaire. Les deux jeunes, eux, étaient tombés amoureux de la bâtisse. Ils imaginaient les enfants qu'ils n'avaient pas encore courir dans le jardin, ils se voyaient déjà construire une vie heureuse à l'abri de ces murs épais et protecteurs. Sarah avait signé avec eux le compromis de vente. Une amitié était même née entre elle et ce jeune couple insouciant qui allait permettre à cette maison de garder ce parfum de bonheur comme ceux qu'elle avait vécus avec son père et sa sœur, cette maison qui résonnait encore de leurs cris et de leurs rires, où elle avait fumé son premier pétard avec son père, un soir de cafard, où elle avait connu l'amour pour la première fois, sous le grand noyer, avec un garçon dont elle avait oublié le nom. Ce qu'elle n'oublierait pas, en revanche, c'était la douleur qui lui avait transpercé le ventre, le goût de la sueur et l'odeur qui l'avait écœurée, la chaleur immonde du liquide qui avait coulé violemment dans son intimité désormais adulte, souillée, et les râles satisfaits du mâle naissant qui l'avait pénétrée. *Ça, c'est fait*, s'était-elle dit en ne regrettant même pas de n'avoir pas éprouvé de jouissance, ni même de plaisir. Elle avait continué à le voir quelque temps, lui offrant parfois encore un peu son sexe, toujours sans plaisir, mais avec une certaine habitude qui s'installait, puis il avait disparu de sa vie, attiré par d'autres filles prêtes à lui donner leur ventre pour un semblant d'amour ou d'aventure.

Sarah s'était éloignée de Grenoble, un peu, se permettant de revenir parfois se replonger dans l'atmosphère douillette de la maison à l'occasion d'une visite à ses nouveaux amis ou pour garder Nicolas qui était né quelques mois après la vente. Elle possédait un studio dans cette petite ville, entre Vercors et Chartreuse, et s'était remise à vivre; ou à faire semblant. Saint-Martin était une petite bourgade qui lui apportait ce qu'elle recherchait de

solitude et d'anonymat. Elle appréciait de se promener au hasard des ruelles, goûtant le calme accueillant qui s'échappait des façades colorées, la tranquille agitation des terrasses des cafés où elle aimait, des heures durant, s'asseoir pour lire ou simplement attendre que le temps veuille bien effacer les stigmates amers qu'avait laissés en elle son passé douloureux. Elle avait acheté un petit chat, tout blanc, qu'elle avait su apprivoiser et qui lui apportait tout ce qu'elle n'arrivait pas à trouver chez les quelques hommes qu'elle avait rencontrés, et qu'elle quittait dès qu'elle sentait qu'ils ne lui apporteraient jamais ce qu'elle cherchait. Cet amour qu'elle avait perdu.

Et puis un jour, sa mère avait débarqué.

Elles avaient pris cette habitude depuis quelque temps. Une fois par semaine, elles se retrouvaient à Grenoble, faisaient les magasins où elles dépensaient sans compter un argent dont Héloïse gardait la provenance secrète, allaient boire un thé à l'*Aparthé*, un salon où elles se retrouvaient toujours à la même place, et parlaient. Héloïse racontait d'elle ce qu'elle voulait bien, laissant de grandes zones d'ombre sur une histoire que Sarah aurait voulu connaître dans tous ses détails. « Je te dirai laisse-moi le temps », affirmait-elle à Sarah. Héloïse était une femme superbe. Grande, mince, une taille et des hanches hollywoodiennes, des jambes longues, fines et légèrement musclées, toujours mises en valeur par des robes très courtes et des talons très hauts, des seins presque insolents, qu'on devinait fermes et dont des décolletés audacieux sans jamais être vulgaires dévoilaient une peau douce et sans rides. Elle était blonde. Une vraie, disait-elle. Des cheveux courts, coiffés à la sauvage, jamais de bijoux qui pendent aux oreilles, peu ou pas de maquillage, quelques rides naissantes au coin de ses yeux d'un vert profond et limpide, un petit nez mutin sur une bouche parfaite, et deux fossettes qui auraient fait craquer n'importe qui, tant elles lui donnaient un aspect juvénile, une beauté enfantine. Elle avait cinquante ans, mais en paraissait vingt de moins. Bon; ce n'est pas tout naturel, évidemment. Le

fric permet de s'offrir une jeunesse à rallonge, du moins dans l'aspect. *La salope*, pensait parfois Sarah qui, quoique lui ressemblant un peu, se trouvait un peu boulotte, trop petite, avec un visage un peu trop rond à son goût, à cause de ses joues qu'elle n'avait jamais réussi à perdre, malgré les régimes de *Elle* et *Femme actuelle* dont elle était fan. Et puis, à trente ans, elle avait déjà des ridules au coin des yeux et à la commissure des lèvres. N'importe qui vous aurait dit qu'elle était belle. Tout simplement. Sauf elle. *Oh et puis après tout, je ne suis pas si moche que ça*, finissait-elle toujours par admettre chaque fois qu'elle passait devant un miroir.



éditions

/ ROMAN

/ PULP

/ COURT

s.f./fantasy, polar/noir,
littérature classique...

Proposez vos manuscrits

www.nco-editions.fr

En finir avec ses fantômes
Didier Farcy
Version gratuite - Ne peut être vendu

Image de couverture : JYG
Crédit photo : Adobestock

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.



© n'co éditions
3, rue de la Charité - 38200 Vienne
nco-editions.fr